

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 32

Artikel: Les négociateurs de la paix russo-japonaise
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES NÉGOCIATEURS DE LA PAIX RUSSO-JAPONAISE



M. Kogoro-Takahira
ambassadeur à Washington.

Russes et Japonais ayant accepté les offres amicales de M. Roosevelt en faveur de la paix, les deux belligérants ont choisi leurs plénipotentiaires. Le Japon est représenté par M. Kogoro Takahira, ambassadeur à Washington, et par le baron J. Komura, ministre des affaires étrangères. Ce dernier est arrivé aux Etats-Unis où ont lieu les négociations en vue de la conclusion de la paix.

La Russie avait, semble-t-il, plus de peine à trouver des négociateurs. Pour des raisons diverses, M. de Nélidoff et le comte Lamsdorf refusèrent cette mission. Nous publions les portraits des deux plénipotentiaires qui, au premier moment, étaient nommés par le tsar ; ce sont le baron de Rosen, ministre russe à Washington, et M. N.-W. Mourawieff, ministre près le Quirinal. Ce dernier ayant encore refusé, Nicolas II



Baron J. Komura
ministre des affaires étrangères.

avait prié M. de Witte qui accepta et partit avec le général Hiermolon et le professeur Martens.

Serge Jouliévitch de Witte occupe une situation prépondérante en Russie. D'origine hollandaise, du côté paternel, il est né à Tiflis en 1849. Il fit ses études à l'université d'Odessa et entra dans l'administration des chemins de fer dans laquelle il devint directeur. En 1892, il fut nommé ministre des finances, après avoir été auparavant gérant du ministère des voies et des communications. Son nom restera attaché à l'achèvement du chemin de fer transsibérien. En 1903, Nicolas II le nomma président du conseil des ministres.



M. J. de WITTE
président du conseil des ministres
premier plénipotentiaire de paix.

mais encore celle des nations civilisées, grâce à son caractère loyal et honnête. Les Etats-Unis, sous sa présidence, ont gagné en puissance et en considération auprès des nations étrangères, de sorte que tous les Américains ont le droit de se montrer reconnaissants envers leur « Teddy ». Que n'a-t-il pas fait depuis trois mois pour essayer d'amener la Russie et le Japon à mettre fin à cette guerre inhumaine et sanglante qui n'a que trop duré. Ses efforts semblent vouloir être couronnés de succès.

L'irréflexion fait plus de mal que l'inexpérience.

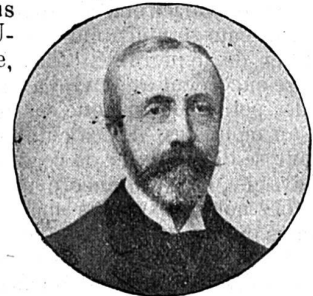
Président Roosevelt dans son cabinet de travail.

(Illustration 1^{re} page.)

Roosevelt a eu beaucoup de chance ; on sait que dans les Etats-Unis celui qui est porté à la candidature de la vice-présidence, une fois son temps écoulé est mis impitoyablement de côté, et, que, si par un hasard exceptionnel, il arrive à la présidence, il n'est jamais réélu. Roosevelt a fait exception à cette règle et son cas a donné une fois de plus raison à Moltke qui disait que l'homme éminemment capable est presque sans cesse favorisé du sort. Il s'est acquis non seulement l'estime de tous les citoyens de l'Union américaine,



M. N.-W. Mourawieff
ministre près le Quirinal.



Baron de Rosen
ministre russe à Washington.

MIEUX QU'UNE SŒUR

Pauvre type !

Un jour, enfin, il s'était décidé à lui avouer sa flamme. La jeune fille écouta froidement le jeune homme et, quand il eut fini de bégayer son ardente et sincère déclaration, elle le pria de biffer de ses tablettes tout espoir.

De grosses larmes vinrent aux yeux du pauvre garçon, et, bien que de complexion plutôt rosse, la jeune fille (qui s'appelait d'ailleurs Alice) se sentit touchée.

Elle lui serra les mains très gentiment, le consola, lui prédit l'oubli proche et conclut :

— Vous aurez toujours en moi une sœur, mon ami, une véritable sœur.

Le pauvre garçon jeta sur Alice un long regard de détresse et s'en alla chez lui sangloter tout à son aise ; après quoi, sur l'injonction paternelle, il gagna des contrées pittoresques, en l'espoir d'oublier la cruelle.

Trois mois se sont écoulés. C'est l'été.

Le jeune homme débarque au Havre, venant d'Amérique à bord de la „Normandie” dont le médecin, le si excellent docteur Leca, pourtant n'a pu le guérir de sa fatale passion.

Par une lettre trouvée dans son courrier, il apprend qu'Alice, l'adorable Alice, villégiature tout près, à Etretat.

Peu d'instants s'écoulent et le jeune homme arrive en cette charmante bourgade.

Son cœur, son pauvre cœur bat à casser les parois de sa poitrine, et toutes les femmes qu'il aperçoit dans la rue, il croit que c'est Alice.

Sur la plage, une jeune fille est là qui s'avance vers lui, la main tendue en cordial accueil.

Cette fois, c'est réellement Alice, Alice mille fois plus belle que cet hiver, Alice toute fraîche en son costume de piqué blanc, Alice enfin, Alice !

Comment l'infortuné garçon ne s'effondre-t-il pas sur les galets, telle une loque mouillée ?

Alice a gardé sa main à lui dans sa menotte à elle.

— Vous souvenez-vous, mon ami, de ce que je vous ai dit il y a trois mois ?

Quelques mots qui tiennent plus du gémissement que du langage articulé servent de réponse.

— Je vous ai dit, continue la jeune fille, que je serais toujours pour vous une sœur.

— Oui, une sœur, hélas !

— Depuis notre dernier entretien, mon enfant, il s'est passé bien des événements.

— Ah !

— Oui, mon ami, et... ce n'est plus une sœur que je suis décidée à être pour vous...

Le malheureux ne sait plus où il en est.

Une lueur d'espoir filtre en son cœur... Mais non, ce serait trop fou !